

Extrait du Bulletin de censure.

ROMAN-FEUILLETON.

Autrefois le roman était un livre ; aujourd'hui il est un article de journal. Quand le roman était un livre, on ne le lisait que peu ou point ; le roman s'en est aperçu, et, pour se populariser, il s'est fait feuilleton. Beaucoup de personnes honnêtes le redoutaient, ne l'auraient pas touché, quand il avait la forme d'un volume ; maintenant qu'il s'est glissé sur les journaux entre les faits divers et les annonces, on ne le craint plus, on le lit sans peur, sans méfiance, et, sans qu'on s'en aperçoive, il blesse peu à peu, il jette insensiblement sa lave dangereuse, qui consume avec d'autant plus de succès, que ses feux sont plus couverts.

Ce ne sont pas là de vagues considérations, des mots jetés en l'air ; ces considérations, ces mots expriment une idée, et ce qui est plus grave, ils expriment un fait. Dans toutes les familles, les journaux ont leur entrée ; la plupart d'entre elles n'envisagent dans ces journaux que la couleur politique ; elles n'attachent pas d'intérêt à leur sens moral et religieux, représenté d'abord par des faits rapportés, et la manière dont ils sont rapportés, représentés surtout par la partie littéraire appelée feuilleton. Ces journaux sont abandonnés à la discrétion de toute la famille : on les voit passer successivement du cabinet d'étude au salon, du salon au boudoir, du boudoir à l'antichambre ; mais comme la politique ne convient pas à tout le monde, c'est à la partie littéraire du journal, au roman-feuilleton, c'est à la chronique scandaleuse que l'on s'attache de préférence ; de là tant d'intelligences séduites pour avoir voulu satisfaire seulement un vague désir de curiosité. Un seul mot, un seul fait suffit pour enlever à une âme pure et vierge tous les parfums de sa vertu ; il ne faut qu'une étincelle pour allumer l'incendie.

A ce sujet, nous avons pensé qu'il pouvait être utile de jeter un coup-d'œil général sur la partie littéraire, morale et religieuse des principaux journaux qui s'impriment à Paris, et se répandent dans toute la France. Ce ne sera que comme renseignement que nous dirons un mot de leur physiologie politique. Par l'esquisse que nous allons tracer, on verra combien la presse périodique, dont nous respectons sans doute les libertés, est dangereuse quand elle use de sa liberté pour jeter de par le monde, à l'aventure, pour tous, pour quiconque sait lire, épeler, tant de faits, tant d'idées qui démoralisent le peuple, l'attirent et le repoussent, en sens divers, pour donner une publicité sans mesure à des créations qui énervent toujours et corrompent souvent l'esprit, le goût, les mœurs et tous les nobles sentiments implantés dans le cœur. C'est, du reste, pour répondre à la demande de plusieurs de nos abonnés que nous avons entrepris ce travail ; nous espérons qu'il pourra être de quelque utilité.

I^o. LES DÉBATS.

D'abord, à tout seigneur, tout honneur. Il n'y a que les Egyptiens qui aient adoré plus de dieux que le *Journal des Débats*. L'aigle peut regarder le soleil en face ; le *Journal des Débats*, qui n'en est pas un, s'est toujours laissé éblouir par l'éclat du pouvoir. Depuis qu'il existe, et il y a longtemps, hélas ! il a salué tous les gouvernements avec des cris d'acclamation et d'enthousiasme ; il n'y a qu'un père qui puisse ainsi avoir un culte, dresser des autels pour toute divinité quelconque. La profession des *Débats*, c'est de prodiguer l'encens à tous, si ce n'est au vrai Dieu.

Un journal qui a tant de laisser-aller en fait de politique, doit en avoir plus encore, si c'est possible, en matière de littérature et de morale ; aussi, ce sont les *Débats* qui, dans ces derniers temps, ont eu la préférence pour la publication des *Mystères de Paris*. Il n'y avait que les grandes et peu scrupuleuses colonnes de ce journal qui pussent reproduire toutes ces conceptions d'une imagination en délire, entassées dans dix volumes entiers. L'auteur lui-même, comme s'il eût redouté une trop grande publicité, n'avait pas voulu faire un feuilleton de ses *Mystères* ; il les avait vendus à un libraire pour qu'ils demeuraient un peu plus cachés ; mais le *Journal des Débats* les a découverts ; il s'est fait initier à ses détails sans gêne, et, au poids de l'or, il a acheté le droit de dévoiler tous les secrets honteux. Il est inutile de porter ici un nouveau jugement sur ce travail d'une pagination si considérable ; il nous suffit de bien faire remarquer que pendant près de deux ans, il a composé le feuilleton du *Journal des Débats*. Peu de temps auparavant le même journal avait publié *Marguerite*, roman de M. Frédéric Soulié, dont nous avons fait justice. Que l'on juge, par ces deux exemples, des idées du journal ministériel, en fait de morale et de religion !

2^o. LE CONSTITUTIONNEL.

Le *Constitutionnel* était un vieillard usé, fatigué par le poids des ans, miné par les passions rongueuses de la haine, du dépit et de la colère. Il s'en allait mourant, traînant avec peine la longue chaîne de ses vieilles iniquités, le lourd fardeau de ses inimitiés personnelles, de ses préjugés anti-religieux ; c'était pitié que le voir se débattre dans son agonie ; on commençait presque à l'oublier pour ne pas torturer ses vieux jours, et pour lui épargner le coup fatal, tant on a de respect pour une tête blanche, si laide qu'elle soit. Mais voilà que le vieillard a reverdi ; sans quitter ses misères, il a jeté les haillons, il a pris un manteau plus frais ; mais comme ce n'est pas l'habit qui fait le moine, l'homme, ou plutôt le journal, est toujours le même. Sa politique, on sait comment elle est constitutionnelle ; elle l'est au profit d'un ministre au petit pied et à la main large, qui se joue de la fortune publique comme de sa sienne. Nous ne savons si le *Constitutionnel*, le vieux, avait jamais eu une littérature ; mais grâce aux annonces à son de trompe, de caisse ou de charivari, pour le *Constitutionnel* le jeune, nous savons quel sera désormais son bagage littéraire. D'abord, c'est Mme. Georges Sand, l'auteur de *Lélia*, de *Consuelo*, qui va parler. Madame Sand, on le sait, est une femme virile ; elle porte volontiers la cravache, la culotte courte, les bottes éperonnées ; elle fume la cigarette d'Espagne mieux que vous et moi, aussi bien, pour le moins, qu'un toupier de la vieille garde, ou qu'un lion du boulevard de Gand ; aussi, il faut voir comme elle a pris son sexe en pitié, et comme elle le désavoue et s'efforce de le façonner à son image !

3^o. LE SIÈCLE.

Le *Siècle* est un journal à bon marché ; on l'a pour rien ; aussi, sa popularité est effrayante ; on le trouve partout : dans la taverne enfumée, dans la boutique basse, dans la misérable échoppe, on le lit, on le dévore. Pour satisfaire aux appétits peu délicats de ses lecteurs, et les nourrir sans dépense, le *Siècle*, qui sans doute a besoin de s'instruire, va aux cours du collège de France ; il écoute MM. Michelet et Quinet avec une religieuse attention, il les reproduit avec une prodigieuse mémoire. Depuis un an, M. Michelet consacre toute sa prétentieuse faconde à raviver de vieilles haines contre le clergé, contre la compagnie de Jésus, contre ceux qui les aiment ; et de peur que M. Michelet ne soit pas entendu au collège de France, le *Siècle*, avec grand soin, répète ses leçons pour propager ses doctrines. C'est ainsi que nous avons appris une attaque récente de M. Michelet contre le *Bulletin de Censure*, qu'il appelle le journal de la censure épiscopale.

M. Michelet croit nous faire une grosse injure, il ne dit qu'un mensonge qui nous honore, ou plutôt nous voulons croire qu'il se trompe de bonne foi. — Quoiqu'il en soit, erreur ou mensonge, nous devons repousser également l'une et l'autre, et revendiquer pour nous seuls la responsabilité, qu'elle qu'elle puisse être, d'une œuvre à laquelle nous n'avons nullement et en aucun temps, entendu donner un caractère officiel, qui demeure, nous ne craignons pas de le dire, une œuvre privée, conçue et exécutée spontanément sans la participation de l'autorité supérieure ecclésiastique, et qui ne puise son importance que dans son indépendance absolue, et dans les sympathies universelles qu'elle a rencontrées.

Avec des formes différentes, M. Quinet s'attaque aux mêmes choses, aux mêmes idées ; dès que sa parole tombe, c'est le *Siècle* qui la ramasse.

Le *Siècle* fête scrupuleusement le mardi gras ; aussi ferme-t-il boutique ce jour-là, et ne paraît-il pas le lendemain ; mais il faut dire que ses abonnés n'y perdent rien ; car il leur a donné cette année, après ce léger chômage, un magnifique article contre le *parti prêtre*, un article à faire envie au *Constitutionnel*, si bien qu'on prétend que celui-ci n'en a pas dormi de la nuit.

Tout le monde sait combien M. Alexandre Dumas a d'esprit, de verve, d'enjouement ; il en a trop, il en abuse. Il colore les choses avec tant de charmes, tant de bonhomie, que souvent on se plaît à l'écouter ; il n'en est que plus dangereux quand on ne se tient pas sur ses gardes.

Ainsi rédigé, avec les leçons de MM. Quinet et Michelet, si hostiles à la cause catholique, avec les romans trop faciles de MM. Dumas et consorts, le *Siècle*, on le comprend, est un journal dont la lecture ne peut être que dangereuse pour des intelligences que l'instruction et l'expérience n'ont pas affermissées et fortifiées.

2^o. LE NATIONAL.

Le *National* voudrait presque qu'on le prit pour l'un de ces purs républicains des premiers temps de la république romaine ; il en est encore à croire au gouvernement des consuls ; la république telle qu'il la rêve serait une ré-